

L'ESPRIT DES GLIERES

ASSEMBLEE GENERALE DE L'ASSOCIATION DES GLIERES
SAMEDI 25 MARS 2000

Nos vingt ans n'ont pas ressemblé à ceux de nos aînés qui les fêtaient en chantant ce refrain populaire : «On n'a pas tous les jours 20 ans, ça n'arrive qu'une fois seulement !». Les nôtres nous renvoient à la profonde détresse de la France vaincue, humiliée, occupée, avec des familles dispersées par l'exode, et surtout dans l'angoisse du sort de 1 600 000 prisonniers qui affectait presque tous les foyers.

Le retour à cette période est nécessaire pour connaître quel fut notre état d'esprit lorsque, accroissant ses exigences, l'occupant décida notre réquisition pour les besoins de ses usines, et par là-même pour contribuer à la poursuite de la guerre. Nous ne pensions pas alors, que le NON que nous avons opposé à cette réquisition nous conduirait à Glières quelques mois plus tard.

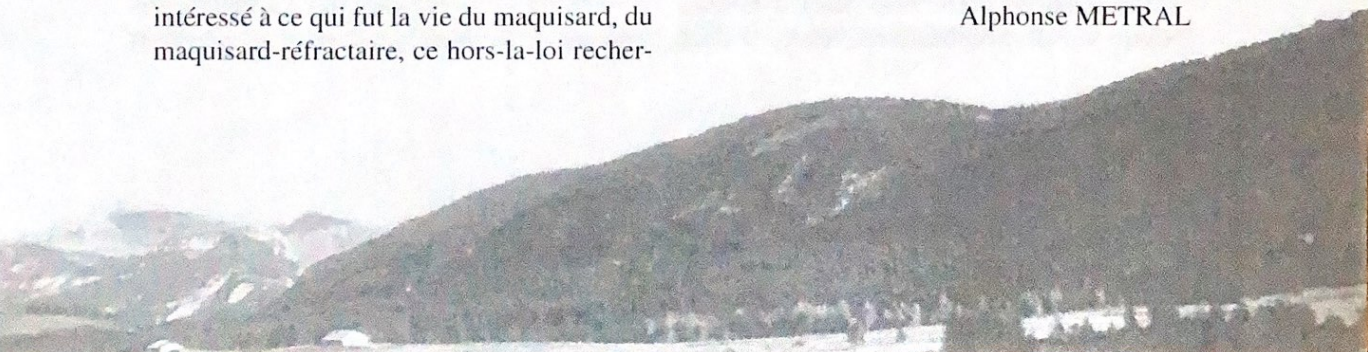
Les historiens font état et parlent des maquis, de leurs caractéristiques suivant les régions où ils évoluaient, de leur rôle dans la Résistance intérieure ; mais, à ma connaissance, aucun d'eux jusqu'ici ne s'est intéressé à ce qui fut la vie du maquisard, du maquisard-réfractaire, ce hors-la-loi recher-

ché par la police après avoir quitté sa famille inquiète, sans cesse harcelée pour justifier son absence.

Nous avons vécu cette insoumission avec les risques qu'elle comportait, dans nos vallées montagnardes, au hasard de nos déplacements de chalet en chalet où nous avons trouvé refuge avant Glières, en partageant une vie de communauté propice aux échanges, à la discussion, à la réflexion, toutes choses qui ont incontestablement été pour beaucoup dans la formation d'un état d'esprit, celui-là même de Glières.

Il valait la peine que nous ravivions nos souvenirs en les confrontant au cours d'une Assemblée Générale. Ce fut intéressant. Mais je veux espérer que la publication de nos échanges permettra à de nombreux camarades qui ne sont pas intervenus ou qui n'étaient pas présents, d'apporter leurs propres témoignages. Nous les attendons.

Alphonse METRAL



Alphonse METRAL A Glières, il faut le rappeler, il y avait vraisemblablement 80 % de maquisards réfractaires au S.T.O. En quoi le cheminement du réfractaire, sa vie de hors-la-loi pendant près de 10 mois avant Glières, a-t-elle contribué à l'esprit des Glières ?

Notre camarade Serge THELEN nous a envoyé une longue lettre en vue de ce débat d'où j'extrais simplement cette phrase : *«Glières fut pour moi une expérience extraordinaire qui, je pense, m'a donné un certain courage pour affronter les événements qui en découlèrent, notamment ma déportation et ce que j'ai eu à subir. Glières m'a profondément marqué pour toute ma vie, non seulement pour les dangers encourus, mais surtout par l'esprit des Glières qui, je pense, n'a existé dans aucun maquis de la sorte et qui, 55 ans après, existe encore avec la même ferveur».*

Ce qu'écrit notre camarade Serge THELEN correspond à ce que beaucoup d'entre nous ont ressenti, vécu et ressentent encore.

Il ajoute : *«Décrire l'histoire du Plateau des Glières, c'est essentiellement faire apparaître un phénomène d'ordre moral, des destins individuels confrontés à une situation insupportable. De cette mosaïque humaine qui a constitué les Glières, quelque chose a surgi, une fusion intime d'êtres différents mais inspirés par une commune volonté où l'on trouvait un motif d'espoir humaine».*

Il y a donc eu une longue et profonde maturation dans notre esprit depuis notre convocation pour le départ en Allemagne en mars 1943 jusqu'à Glières. Cette vie de maquisard-réfractaire a duré,

pour certains, 4 mois, 6 mois, 8 mois et même 10 mois. Ceux qui sont entrés dans le maquis au mois d'avril 1943 ont quitté Glières à la fin mars 1944.

J'ai essayé de me remémorer ce qui a pu nous motiver au moment où nous avons reçu l'ordre de partir en Allemagne. Celui-ci nous est arrivé d'une manière brutale. En ce qui me concerne, je l'ai reçu le dimanche matin, par la Gendarmerie, à domicile, pour un départ le lundi matin en gare d'Annecy. Cela s'est passé pareillement pour les uns et les autres. Nous n'avions pas le temps de nous retourner et de réfléchir longtemps pour savoir comment éviter cette réquisition, quelle direction prendre, dans quelle organisation entrer, si même il y avait une organisation à l'époque, car n'oublions pas qu'en 1943, au mois de mars ou avril, aucun accueil n'était structuré.

Nos motivations étaient diverses. Parmi elles, citons

- **le poids de l'occupation** qui était dure à supporter,

- **la réaction à l'humiliation de la défaite** : nous l'avons tous ressentie,
- **le refus de participer à l'effort de guerre de l'Allemagne** contre les Alliés,

- **une réaction à la mystification de la «relève»** : on voulait faire croire que, si un travailleur Français quittait les usines de France pour aller travailler en Allemagne, en retour on obtiendrait la libération de trois prisonniers. Ce fut un échec. C'est la raison pour laquelle les autorités allemandes ont été amenées à faire décréter le Service du Travail Obligatoire pour les trois classes 40, 41 et 42 ;

- **le poids des 1.600.000 prisonniers**, car beaucoup d'entre nous avaient

un frère, un cousin, un oncle, un ami, un proche interné dans un camp, sans pouvoir le situer. C'était l'angoisse dans les familles en quête de rares lettres censurées. Souvent les prisonniers se trouvaient dans des régions exposées comme celle de Hambourg où l'on savait que des tonnes de bombes étaient larguées chaque soir par la Royal Air Force. Les nôtres se trouvaient-ils sous ces bombes ?

- **une certaine idée du totalitarisme nazi**: on avait le souvenir des rassemblements hitlériens, dans l'immédiate avant-guerre, à Nuremberg, avec les discours enflammés d'HITLER, GOEBBELS, GOERING et autres. Nous n'avions pas la télévision mais nous écoutions la radio et la presse publiait beaucoup d'images.

C'est tout cela qui pesait sur notre conscience au moment où il a fallu faire notre choix.

D'autre part, pour beaucoup d'entre nous qui avions la chance de faire partie d'un mouvement de jeunesse, nous étions informés sur ce qu'aurait signifié une victoire du nazisme, surtout pour nous, les jeunes.

Nous avons aussi le souvenir des longues colonnes de réfugiés au moment de la débâcle, la France coupée en deux par la ligne de démarcation. Nous étions marqués par les critiques dénonçant la démission de nos élites avant la guerre et l'incapacité de certains chefs militaires. La France avait été battue alors que l'on croyait une fois de plus, comme en 1914-18, que nous serions vainqueurs, que nous étions les plus forts

avec la ligne Maginot ; on annonçait que «la route du fer» était coupée en Norvège, etc...Vous vous rappelez ces slogans ! C'est dans cette ambiance que nous avons reçu notre feuille pour partir en Allemagne.

Non seulement il a fallu prendre la décision de dire NON, mais à partir du moment où nous avons dit NON, nous nous sommes mis «hors la loi». **Nous étions des réfractaires devenus maquisards, c'est-à-dire des "hors-la-loi"**. Cela entraînait des conséquences importantes : notre entrée dans la clandestinité, plus de carte d'identité, pas de carte d'alimentation et, en cette époque de restrictions, cela signifiait quel-



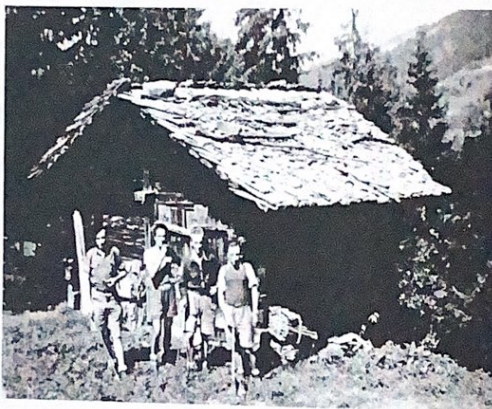
que chose ! Comment se nourrir ? Il fallait tendre la main ! Pas de couverture sociale, bien entendu ; les poursuites de la police, les barrages, les contrôles dans le train, d'une commune à l'autre et, en plus les risques pour nos parents face aux gendarmes qui reve-

naient enquêter pour demander : «Où est votre fils, pourquoi n'est-il pas parti ? etc...» Souvent nos parents ont été inquiétés et même, dans certains cas, c'est la Feldgendarmerie allemande qui s'est occupée d'eux.

De plus, nous devenions un danger pour les familles d'accueil, là où nous étions hébergés dans un premier temps. Car, quand nous avons pris la décision de partir en avril-mai, l'organisation des maquis était quasiment inexistante. Il y avait ici ou là quelques bonnes volontés isolées déjà plus ou moins contactées par une organisation de

résistance, qui ont essayé d'accueillir quelques jeunes avant de les installer dans un chalet éloigné. Mais, au début de 1943, je le répète, il n'y avait pratiquement pas d'organisations structurées. Ces familles d'accueil couraient donc énormément de risques.

En effet, dans notre département par exemple, l'arrêté préfectoral concernant le S.T.O. disait ceci : «Toute personne qui enfreint les mesures prises pour l'application de la loi et décrets visés, est passible d'un emprisonnement de trois mois à cinq ans et d'une amende de 200 à 1.000F (francs de 1943 bien sûr) ou d'une de ces peines seulement qui pourrait être portée au double en cas de récidive. Les mêmes peines sont applicables à toute personne qui prêterait son concours à toute manoeuvre tendant à faire échec aux dispositions des textes visés.» Voilà donc comment les choses se sont passées.



Notre ami Georges PERROTTIN, qui vient de nous quitter tout récemment, nous a laissé un texte relatant dans quelles conditions il avait reçu sa convocation pour l'Allemagne. Je vous en donne lecture car, à travers ce texte, nous retrouvons tous notre propre aventure. «C'était un dimanche. Je revenais à vélo d'un match de football où j'avais gardé les buts d'Annecy-le-Vieux, quand mes parents m'apprirent la visite des gendarmes convoquant également pour la région 45 jeunes, dont moi bien sûr. Il était spécifié de se munir d'une assiette et du nécessaire de toilette. Inutile de vous préciser la stupeur et l'accablement qui s'en-

suivirent. Nous discutâmes avec mes parents qui, d'emblée, me conseillèrent de voir quelques copains. Je me dirigeais vers le vieux pont lorsque j'ai senti une main qui s'est posée sur mon épaule et une voix que je reconnus. C'était celle d'Adrien BARRACHIN de l'Hôtel Bellevue qui me dit : «surtout ne partez pas, on s'occupe de vous». Et dans la nuit, emportant couverture et casse-croûte, nous partîmes pour le premier camp, chalet 5 C à La Closette, sous le mont Colomban, face au Mont Lachat. Trajet pénible car la neige était tombée en quantité abondante. Nous étions six : Paul FOURNIER, Pierre COULON, etc... Ainsi se forma un camp maquis avec un vieux révol-

ver pour toute arme et de la volonté à revendre. D'autres jeunes choisirent une ferme isolée où des montagnards voulurent bien les accepter avec les risques que cela supposait. Un autre réussit à vivre plusieurs mois dans un grenier de la rue des Clefs.

Deux furent pratiquement dans l'obligation de partir par peur de représailles envers leurs parents.»

Ce texte résume bien l'atmosphère et les conditions dans lesquelles nous avons reçu notre convocation et vécu nos premières heures de réfractaire-maquillard.

Tous les requis pour le S.T.O. n'ont pas eu la possibilité de trouver refuge à proximité de leur résidence. Ceux qui habitaient d'autres régions sont venus en Haute-Savoie, non pas par des réseaux bien organisés, mais par des relations diverses

: un parent, un camarade de régiment qui habitait la Savoie et qui était peut-être cultivateur. C'est ainsi qu'ils ont convergé vers la Haute-Savoie, mais non pas par des filières qui partaient de tel ou tel endroit et qui auraient jalonné une route bien préparée.

A partir du moment où nous avons trouvé asile dans une commune, **c'était des mois d'errance, d'insécurité et de risques.** Je me souviens que l'on recherchait en général un chalet qui était hors la vue de ceux qui pouvaient circuler dans la vallée, un endroit très replié, caché, éloigné. Il arrivait souvent que des citoyens parcouraient la montagne pour essayer de trouver une plaque de beurre, quelques oeufs, parfois un morceau de pain (car certains paysans arrivaient à faire quelques fournées clandestinement). Ces gens-là circulaient et lorsque nous apercevions au loin quelqu'un que nous ne connaissions pas, qui n'était pas un paysan, il fallait immédiatement se méfier. Nous ne savions pas si la personne en question était quelqu'un qui, même sans le faire volontairement, ne pouvait pas nuire à l'implantation du maquis dans la région. Pourquoi ? Parce qu'en rentrant chez lui, il pouvait dire : *«je suis allé dans telle commune, j'ai vu des jeunes, il paraît qu'il y a un maquis»*. Cela risquait de ne pas tomber dans n'importe quelles oreilles et tout de suite après, nous pouvions craindre une action de la police. Cela s'est produit. Nous avions un camp à Dingy-St-Clair qui a été pris par surprise au lever du jour parce que, la veille, des personnes qui étaient venues dans une ferme à quelques 300 mètres à vol d'oiseau, avaient demandé à une jeune fille gardant un troupeau de vaches en pâture, qui étaient ces jeunes. Elle avait simplement répondu : *«Mais c'est le maquis !»* Le lendemain matin, le chalet était cerné par les

forces de police et nos camarades capturés. Cela se passait en juin 1943.

Il fallait donc prendre des précautions. Nous n'avions pas d'armes. Notre seule protection était notre mobilité. Il nous arrivait souvent, simplement par crainte de ce qui pouvait se passer et sans prévenir les paysans avec lesquels nous étions en relation, de rester le jour dans notre chalet et, à la nuit tombée, de prendre nos sacs et d'aller passer la nuit ailleurs dans un cabanon à foin, pour revenir le lendemain dans notre chalet de manière à ne pas être surpris au réveil. Car nous n'étions pas assez nombreux pour monter la garde toute la nuit. Cette expérience a sans doute été vécue par la plupart d'entre vous dans les diverses communes où vous avez séjourné. Donc des mois d'errance et d'insécurité.

Mais aussi des mois d'échanges, de réflexions, d'interrogations sur l'avant-guerre, sur la défaite et surtout sur l'espérance de la libération et l'après-guerre : un état d'esprit qui a lentement mûri dans les camps de maquis. «L'esprit des Glières» ne s'est donc pas formé spontanément du fait de notre rassemblement sur le Plateau. **Il y a eu un "avant Glières"**. Il est important de se remémorer ce qu'a été ce temps d'attente pour comprendre l'esprit qui a été ensuite le nôtre sur le Plateau et qui a fait que nous sommes restés unis, partageant le même espoir, confiants en d'autres lendemains.

Comment dire notre enthousiasme et notre détermination lorsque nous avons convergé vers le Plateau pour réceptionner les armes de la libération, avec la fierté de former une unité combattante sous l'autorité et avec le dynamisme de nos chefs

militaires qui ont catalysé nos volontés et nos espoirs en nous faisant entrer dans l'Épopée des Glières !

J'aimerais maintenant que, replongés quelques instants dans ce passé, vous preniez la parole pour dire si c'est bien ainsi que vous avez vécu et ressenti cette tranche de notre vie telle que j'ai essayé de la remettre en mémoire.

Jean MATHEVON Je suis allé jusqu'à Vichy pour trouver une filière. Parce qu'à Vichy, il y avait des filières. Il y en avait deux mais elles étaient toutes les deux «pourries». Et je me suis trouvé en Haute-Savoie en partant du Puy-de-Dôme. Je suis parti d'Ambert (Puy-de-Dôme) avec convocation au Service du Travail Obligatoire ou pour aller dans la D.C.A. avec les Allemands. Ce qui fait que j'ai été réfractaire, insoumis et considéré comme déserteur de l'armée de PETAIN.

Jean CARRAZ A la base de l'esprit des Glières, il y avait une discipline librement consentie et que nous avons tous appliquée, aux Glières et avant Glières. Nous étions des volontaires qui avaient choisi librement cette discipline.

Constant PAISANT Je voudrais aborder un autre aspect du problème. D'abord, je vous dirai que 57 ans après, moi qui ai vécu comme vous ces événements, ils continuent à m'étonner. Ils continuent à me surprendre et j'avoue ne pas avoir vraiment une explication complète. Parce que lorsque l'on pense à ce qui s'est passé quand le S.T.O. est enclenché par les Allemands et Vichy, des

centaines de milliers de jeunes refusent, et ce choix, ils le font à titre individuel. Qu'ont-ils eu comme information ? Les petits papillons de la résistance, les discussions entre camarades, éventuellement la radio de Londres. Mais Londres ne traitait pas le problème d'une façon très claire et c'était un véritable saut dans l'inconnu. Quand on voit maintenant les jeunes, on dit qu'ils sont maléables. C'est vrai qu'on essayait de nous modeler. 600.000 jeunes ont été déportés par Vichy au S.T.O. dont certains se sont retrouvés en camp de concentration pour faits de résistance en Allemagne.

Autre fait à souligner : c'est l'impact du S.T.O. sur l'ensemble de l'histoire de la résistance. Parce que jusqu'à ce moment là, les réseaux de résistance, que l'on connaissait d'ailleurs assez mal, étaient clandestins, très secrets et très protégés. Tout à coup, **l'afflux de ces milliers de jeunes en Savoie** (et ailleurs aussi car il n'y a pas que la Savoie) **a complètement modifié la situation.** D'une situation clandestine très protégée, la résistance a dû devenir un véritable mouvement de masse. C'est quelque chose qui a complètement modifié la situation. Quand ils sont arrivés, il a fallu faire très vite et les organisations de résistance qui existaient ont été à l'Époque largement débordées par les événements. L'arrivée des réfractaires a eu alors un impact incroyable. Je suis Haut-Savoyard et je connais un peu mon département et sa population. Il y a des régions en Haute-Savoie qui étaient peut-être plus pétainistes que d'autres. Je ne juge pas. Je comprends d'ailleurs très bien ces gens-là, car pour eux, PETAIN, c'était la sauvegarde, c'était peut-être même le sauveur. Tout d'un coup, ils se trouvent confrontés à cette arrivée des jeunes : je ne sais

pas comment cela est arrivé, mais ils ont basculé dans la résistance. Peut-être sont-ils restés encore un certain temps pétainistes, pensant qu'après tout PETAIN ne faisait pas ce qu'il voulait mais ce qu'il pouvait. Avec l'arrivée des S.T.O., c'est une modification complète de leur attitude.

Ce qui continue à m'étonner, c'est la détermination de ces jeunes. Après tout, chacun peut évoquer ses propres raisons. Pour mon cas personnel, depuis 1940 j'étais anti-pétainiste. Je pense que j'étais un anti-nazi sans savoir exactement ce qu'était le nazisme : j'étais dans un milieu de républicains, de gens qui n'ont pas supporté. Comme m'a dit une fois un de mes jeunes interlocuteurs : pour vous, c'était tout simple, vous avez de la chance. Pour d'autres, c'était plus compliqué que ça. C'est difficile à expliquer et d'imaginer cette situation maintenant dans la société où l'on vit.



Alphonse METRAL Je remercie notre camarade Constant PAISANT. Il a souligné en particulier un point très important : c'est l'impact du S.T.O. sur l'évolution de la résistance.

Michel GERMAIN Je voulais simplement ajouter que ce ne sont pas les Allemands qui ont créé le S.T.O. C'est Vichy, le décret du 16 février 1943, c'est LAVAL et PETAIN qui le signent. Et je leur dis merci parce que la création du S.T.O. a forcé des centaines de jeunes à prendre une décision. Puis cela a

également forcé les sédentaires, qui étaient engagés plus ou moins politiquement à prendre en charge ces jeunes qui arrivaient. Leur arrivée massive a fait évoluer la population vers la résistance.

Georges VAUCONSSAN

L'état d'esprit avant Glières.

Cela dépend des personnes, cela dépend de la situation, cela dépend des événements. Certains ont eu honte en 1940 après ce qui s'est passé. Moi, en 1943, je n'avais pas encore 20 ans. Depuis un an je cherchais à rallier un mouvement de résistance, mais évidemment il n'y avait pas de bureau de recrutement pour aller en Angleterre. J'ai été contacté par un cousin qui voulait comme moi rallier l'Angleterre puisque c'était l'armée combattante. Je voulais participer à la libération de la France le plus tôt possible. A 20 ans, je me sentais prêt à faire quelque chose. Mon cousin m'a

signalé qu'il y avait des avions qui amenaient des personnalités et il y avait généralement de la place pour ramener un ou deux volontaires vers l'Angleterre. Malheureusement cela ne s'est pas passé comme ça. Les avions ne venaient plus ; les terrains d'atterrissage étaient neutralisés.

Il y avait une autre voie : la frontière espagnole, le camp de Miranda, l'attente. J'en avais entendu parler.

Il s'est trouvé que j'ai fait la connaissance d'un jeune qui venait de Haute-Savoie et qui m'a dit que là-bas, il

y avait des maquis dont il faisait partie. Il avait eu un commencement de pied gelé et était revenu pour se faire soigner. Mais il me dit : «Je repars avec mon frère. Est-ce que tu veux partir avec nous ?» ->«Bien sûr». C'était mieux que le camp de Miranda. J'ai connu la gare d'Annecy. Nous avons été accueillis par le chef de gare. J'ai trouvé à Glières exactement l'état d'esprit que je voulais, donc merci à vous les réfractaires qui avez créé ce beau maquis.

Alphonse METRAL Ton témoignage est intéressant, parce que tu as rejoint vers la fin. A quel moment ?

Georges VAUCONSSANT Nous sommes arrivés début janvier 1944. Nous avons été planqués à Montremont. J'ai été rattaché au corps franc de Thônes et, un jour, il a fallu prendre nos sacs pour monter au Plateau.

Alphonse METRAL Est-ce que quelques camarades se souviennent des réunions qui ont eu lieu dans le maquis, organisées par l'équipe d'Uriage qui était dirigée par Hubert BEUVE-MERY qui ensuite a été Directeur du Monde ? Il y avait Hubert BEUVE-MERY, CASSERES, DUNOYER de SEGONZAC, etc. Cette équipe passait dans les différents maquis pour nous amener à une certaine réflexion sur la situation actuelle et qui essayait de nous projeter sur la France à reconstruire après ; non pas la France de la «révolution nationale» que prônait PETAIN, mais une autre France. Cet état d'esprit, on l'a rencontré chez nous. J'ai eu la chance d'être dans un maquis où l'on avait organisé des cercles d'études et, par groupe de 7 ou 8 camarades, pendant 8 jours, sous la conduite d'un camarade qui

était licencié en philo et qui dirigeait les stages, on s'informait, on discutait, on réfléchissait. C'est ainsi qu'un état d'esprit a peu à peu mûri et a abouti en définitive à Glières. Nous sommes les héritiers de cet état d'esprit qui s'est préparé avant Glières.

Cet esprit des Glières a été présenté comme un mouvement idéologique ; moi, je pense que cela a été, à l'origine, quelque chose d'essentiellement viscéral. Pour les jeunes qui étaient là, l'occupation était insupportable. C'était un besoin profond de se libérer de cette occupation. Le nazisme était bien loin de la réalité vécue sur place.

Alphonse METRAL

Il y a là un point très important. Pour certains, peut-être que l'engagement dans la résistance a consisté uniquement à vouloir chasser les Allemands hors de France, mais nous sommes nombreux à avoir voulu voir bien au-delà. Si je me suis permis d'évoquer justement toute cette perception encore floue (comme le disait tout à l'heure notre camarade PAISANT) de ce que pouvait réellement représenter le nazisme, on sentait quand même que le totalitarisme hitlérien était là et que si l'armée allemande était vainqueur et si les Alliés perdaient ce conflit mondial, nous savions ce qui nous attendait. Cela dépassait donc de beaucoup le fait de bouter les Allemands hors de France. **On avait en face de nous une idéologie qui était le contraire des principes pour lesquels nous nous étions engagés et pour lesquels nous risquions notre vie.**

Moi je suis venu de la Rochelle : j'ai appris par la radio qu'en Haute-Savoie il y avait de la résistance ; je voulais partir en Angleterre mais, compte-tenu des problèmes, je n'y suis pas allé. Chacun avait forgé en lui-même une idée de l'occupant et rêvait de le chasser hors de France, parce qu'on savait ce qui nous attendait. Chacun, avec son expérience, a retrouvé dans le rassemblement des Glières quelque chose qu'il cherchait : d'une part une unité et une solidarité ; deuxièmement, le fait de se regrouper et d'attendre l'attaque comme elle est venue. C'est ça : l'esprit de regroupement et d'unité, guidé vers un même but, un même idéal.

Alphonse METRAL Je pense que ce qu'il faut arriver à faire ressortir, c'est que cet état d'esprit n'est pas né d'un seul coup là-haut sur le Plateau. Il est né bien avant et s'est développé dans la vie communautaire. La vie risquée que nous avons menée dans les maquis a contribué à créer un état d'esprit dont Glières a été un aboutissement.

Paul LAN Il y avait trois sortes d'état d'esprit chez les jeunes qu'on voulait obliger à travailler pour les Allemands : ceux qui voulaient se planquer et qui partaient comme travailleurs volontaires, ceux qui n'osaient pas forcer le destin et qui ont obéi à la convocation du S.T.O. et il y avait ceux qui, comme nous, ont dit : «NON... on va non pas se planquer mais gagner le maquis, on va aller quelque part, on se débrouillera».

Et beaucoup, au départ, sont partis à l'aveuglette. On ne savait pas où on allait. On était, à ce moment là, chassé par tout le monde, non seulement par la milice mais aussi les gendarmes. Et nous, nous avons dit : «Zut (je suis poli), on se débrouillera, on se battra contre eux.»

Jean CORBEX

J'ai pris le maquis le 13 Mars 1943 (la date est marquée dans ma mémoire). C'était dans la vallée du Giffre entre Taninges et Samoëns.

On a fait un oubli du point de vue historique : à côté de l'idéologie nazie d'HITLER, il y avait celle de MUSSOLINI. Les Savoyards se souviennent certainement des camarades de notre âge qui partaient en Italie faire leurs classes et qui étaient, dès leur plus jeune âge, entraînés dans l'idéologie fasciste. Si nous avons pu nous organiser sans trop de difficultés en mars 1943, c'est aussi parce que nous étions occupés par l'armée italienne à ce moment-là. Cela a facilité l'organisation du maquis qui aurait été moins facile si les Allemands avaient été là tout de suite.

Alphonse METRAL

Je crois qu'il faut également prendre en considération notre réaction face au déferlement de la propagande de Vichy et l'idéologie de la collaboration. Cela aussi a été pris en compte par les réfractaires maquisards au moment de prendre leur décision. On n'en a pas parlé parce que cela allait de



soit, c'était évident, c'était naturel. C'est ce rejet qui a été à la base de notre motivation et de notre engagement.

Michel GERMAIN Permettez-moi d'ajouter que vous, Alphonse et d'autres, vous avez eu la chance d'aller à l'école de cadres de Manigod. Vous êtes un cas unique en France. Politiquement et psychologiquement, vous avez bénéficié d'une formation. Mais l'école de cadres de Manigod a été un cas unique, à ma connaissance, en France. C'est là que vous avez mûri cet état d'esprit qui s'exprimera à Glières.

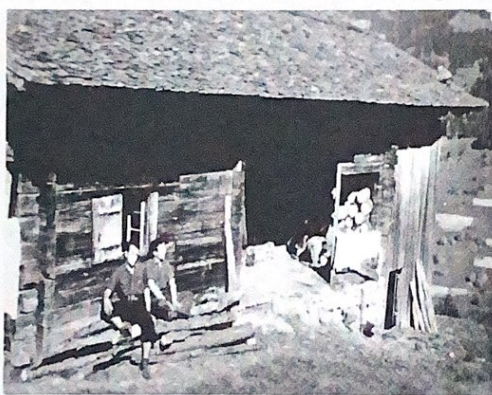
Alphonse METRAL Certes, nous avons eu cette chance de pouvoir, entre camarades, prendre conscience des raisons et des objectifs de notre engagement. Mais cela n'empêche pas que la plupart des réfractaires, ceux qui ont dit NON à leur ordre de départ pour l'Allemagne, ont pu partager plus ou moins lucidement les motivations dont nous venons de parler.

Louis JOURDAN Je voudrais simplement dire que l'apport des maquisards éprouvés sur le Plateau a été évidemment la ressource essentielle. Mais **les chefs du Plateau ont joué un rôle déterminant.**

Dans un premier temps, nous avons eu Tom MOREL. On ne peut pas mieux résumer sa personnalité que ne l'a fait le

Père RAVIER : «Etre de lumière et entraîneur d'hommes». Le contact s'est fait immédiatement avec ces jeunes qui, effectivement, par les épreuves préliminaires, les risques qu'ils avaient encourus, étaient prêts. Je rappelle que Tom, avec un petit bataillon de 330 hommes à peu près, a tenu Vichy en échec et que cela a été le premier bataillon des Forces Françaises de l'Intérieur avant la lettre.

Je tiens à souligner un fait qui n'a jamais été suffisamment pris en compte, c'est que le 8 Mars, Tom m'a dit : «Maintenant que nous sommes bien armés, équipés, nous allons descendre». C'est absolument capital de tenir compte de cela, parce qu'à ce



moment-là on ne savait pas autre chose : le 8 mars, nous ne savions pas si d'autres parachutages étaient prévus. Tom pouvait penser qu'il avait achevé sa mission au Plateau qui était de recevoir des armes et regrouper le maximum de maquisards pour les former et

les entraîner. Grâce aux contacts qu'il avait établis avec le Commandant RAULET, il avait appris deux jours auparavant que les G.M.R. allaient remplacer en force la Garde Mobile avec mission d'attaquer le Plateau. Décrocher à ce moment-là était conforme à notre mission et à notre tactique de guérilla. Mais lorsqu'il me dit cela en quelques mots le 8 mars au matin, il est interrompu par le premier survol d'un avion allemand. Il me quitte précipitamment et je ne le revois pas avant le lendemain. Naturellement, après cette décision du 8 mars au matin, qu'il n'a pas eu le temps de développer, il fallait au moins 48 heures pour préparer l'opération de démontage du Plateau, trouver

des responsables pour leur donner une mission, préparer une action, coordonner avec le maximum de chance de succès.

Cela n'a pas pu se faire et au contraire, le lendemain 9 mars, nous avons eu la visite du Capitaine CANTINIER qui nous déclare tout de go : «Le débarquement est proche, considérez vous comme une tête de pont, vous allez recevoir des parachutages importants : matériel et munitions, matériel sanitaire et ravitaillement, et de plus, un bataillon de Canadiens est prêt à sauter sur le Plateau» Je suis le seul témoin à pouvoir rapporter cette déclaration capitale de CANTINIER.

A ce moment là, c'est un changement total de situation. C'est un changement de stratégie qui fait qu'on est devant une réalité nouvelle. Et le même jour, un déserteur des G.M.R. qui est en fait un élément introduit, qui s'appelle André FEDIEU, qui a ensuite appartenu à la section Saint-Hubert, sort de son campement à Entremont et demande à rencontrer un chef de la résistance. Immédiatement, on l'envoie à BASTIAN. Il raconte en deux mots son histoire et BASTIAN et lui montent trouver Tom. Ils ont dû le rencontrer vers minuit. FEDIEU fournit à Tom tous les renseignements sur l'effectif, le dispositif et le nouveau commandant des G.M.R. C'est pour cette raison que Tom a décidé de faire le soir-même une action sur Entremont, dans le but de faire des prisonniers afin de pouvoir les échanger contre ceux des nôtres qui étaient aux mains des forces de l'ordre.

Vous connaissez la fin tragique de ces événements, mais il faut souligner que, à ce moment-là, Glières, grâce à Tom, avait mis Vichy en échec et que, grâce à Tom, le bataillon des Glières avait acquis cet état d'es-

prit qu'exprime la devise proposée par Tom : «Vivre libre ou mourir». Cet esprit de générosité, de disponibilité, d'enthousiasme de tous nos camarades, c'est cet esprit des Glières qu'il faut transmettre dans la tradition, cette tradition qui, selon la formule d'un penseur du début du siècle, «n'est pas de refaire ce que les autres ont fait, mais de retrouver l'esprit qui leur a fait faire ces choses, cet esprit qui permet d'en faire d'autres, différentes, dans d'autres circonstances». C'est le rôle que doivent jouer les chefs fédérateurs. C'est le rôle qu'ils ont joué à Glières.

On connaît la phase de turbulences qui a suivi ce changement de cap : l'attente, le parachutage qui nous immobilise, l'annonce que les Allemands vont prendre les choses en main et l'arrivée d'ANJOT. Son pseudonyme était BAYART. Il avait les qualités du chevalier sans peur et sans reproche, et avec son expérience du combat et un sang froid admirable, il a magnifiquement mené la dernière phase du combat. Ainsi, comme l'a souligné très justement CREMIEUX-BRILHAC, «Glières a été le premier combat d'envergure mené par des forces françaises sur le sol national depuis la défaite de 1940.» Cela a une portée symbolique considérable parce que, ce que nous avons fait en France, c'est ce que KOENIG avait fait à Bir Hakeim en 1942, où, en Libye, après avoir rencontré les Italiens, il avait été le premier Français à affronter les Allemands.

Glières, c'est d'abord l'échec de Vichy, puis c'est le premier combat d'envergure, symbolique, contre les Allemands après la défaite de 1940, sur le sol national. Voilà ce que l'esprit des Glières a rendu possible.

(1) Si vous reconnaissez vos propos, merci de nous faire connaître votre nom.



C'était en 1944 !

Au lendemain de la libération d'Annecy, en août 1944, un groupe de Rescapés rassemblés, pose devant le monument à la gloire des soldats de l'An II et sur lequel est gravé la devise
"VIVRE LIBRE OU MOURIR"

Ce monument, déplacé, est maintenant installé près de l'ancien quartier de Galbert.



Beaucoup de rescapés se reconnaîtront aussi sur cette autre photo prise devant le premier cimetière de Morette, à la même époque